



HAL
open science

Le football des quartiers d'Abidjan.

Yaya Koné

► **To cite this version:**

Yaya Koné. Le football des quartiers d'Abidjan.. *Espaces Africains (Revue des Sciences Sociales)*, 2023. hal-04522673

HAL Id: hal-04522673

<https://uphf.hal.science/hal-04522673v1>

Submitted on 26 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le football des quartiers d'Abidjan. Formes et fonctions d'un loisir populaire

KONÉ Yaya

Maître de conférences, socio-anthropologie

Université Polytechnique Hauts de France

Laboratoire de Recherche Sociétés et Humanités (LARSH)

Campus Mont Houy, 59313 Valenciennes cedex 9

yaya.kone@uphf.fr

Le football des quartiers d'Abidjan. Formes et fonctions d'un loisir populaire

Résumé

Prises dans la dynamique globale d'une florissante industrie des sports, les cités africaines sont quotidiennement investies par les amateurs de football. Des jeunes gens adaptent le mobilier urbain et refaçonnent des pans de la ville à leur volonté de pratiquer. L'espace public apparaît alors comme une ressource, accompagnant un processus de développement de techniques corporelles et autant de compétences sociales. Née à l'ombre des grands championnats, cette culture sportive exprime les attentes et les ambitions d'une frange de la jeunesse qui clame ainsi son droit à la ville. Mais quels enjeux impliquent cette fréquentation de l'espace urbain par les groupes de jeunes sportifs? Prenant appui sur l'ethnographie, ces travaux traitent de la dimension socio-spatiale des loisirs en Afrique de l'Ouest. L'étude se focalise sur le développement du football urbain à Abidjan, à travers la situation de la pratique informelle dans deux zones de la métropole ivoirienne. Elle met en évidence des formes d'auto-régulation et une reconfiguration de l'activité en fonction du contexte social.

Mots-clés : football, maracana, rue, Abidjan, loisirs

Football in the districts of Abidjan. Forms and functions of a popular leisure

Abstract

Caught in the global dynamic of a thriving sports industry, African cities are daily invested by football fans. Young people adapt street furniture and reshape parts of the city to their will to practice. The public space appears as a resource, accompanying a process of development of bodily techniques and as many social skills. Born in the shadow of the great championships, this sports culture expresses the expectations and ambitions of a fringe of youth that thus proclaims its right to the city. But what are the stakes involved in this use of urban space by young sports groups? Based on ethnography, this work deals with the socio-spatial dimension of leisure in West Africa. The study focuses on the development of urban football in Abidjan, through the situation of informal practice in two areas of the Ivorian metropolis. It highlights forms of self-regulation and a reconfiguration of activity according to the social context.

Key-words: football, maracana, street, Abidjan, leisure

Le football des quartiers d'Abidjan. Formes et fonctions d'un loisir populaire

Introduction

La lutte acharnée que se livrent régulièrement les villes mondiales ou émergentes pour l'organisation des méga-événements permet de saisir l'ampleur du phénomène sportif pour un territoire. De la Coupe d'Afrique des nations aux Jeux olympiques, les manifestations sportives accompagnent les grands projets urbains. Les travaux scientifiques en économie du sport permettent d'identifier les externalités positives ou négatives générées par les compétitions sportives (Matheson 2009 : 63). Le spectacle sportif passionne les foules et mobilise les politiques autour de notions comme l'intérêt général ou la cohésion nationale. Ces événements se situent au cœur d'enjeux multiples, à la fois politiques et culturels, environnementaux et socio-économiques (Andreff 2012 : 109). Mais le monde sportif globalisé auquel appartient le football repose avant tout sur le mouvement associatif, à travers des clubs dont les quartiers populaires constituent le vivier. Les jeux collectifs occupent une place singulière au sein des quartiers populaires des métropoles subsahariennes, ils se manifestent à travers un certain nombre de pratiques liminaires. Ce sont des loisirs sportifs que la jeunesse investit, dans lesquels elle s'investit et qui s'imposent à l'ensemble des citoyens. Une situation qui soulève un certain nombre de questions. Cette étude s'intéresse au développement du football urbain dans la ville d'Abidjan, au croisement des formes les plus pures, les moins légitimes ou les plus authentiques. Dans quelle mesure la pratique informelle accompagne-t-elle la construction physique, symbolique et identitaire des jeunes citoyens ? À travers une démarche socio-anthropologique, donc résolument qualitative, nous tenterons de comprendre la dimension socio-spatiale du football et les enjeux qu'impliquent la présence des groupes de sportifs dans l'espace public. Cette étude basée sur une enquête de terrain vise à identifier les logiques d'action des pratiques auto-organisées dans deux quartiers de la métropole ivoirienne.

1/ Du terrain de jeu sportif à l'objet scientifique

Dans les grandes métropoles, les cultures sportives se manifestent fréquemment par des mouvements spontanés d'adolescents et de jeunes adultes à travers l'espace public. Une large part de la société ne prête plus attention à certains comportements considérés comme relevant de la banalité de la vie citadine. Pourtant, il est difficile de mener des recherches sur la citadinité et les territoires urbains subsahariens sans être interpellé par les formes d'activités ludo-sportives qui s'y développent. Apparaissant comme des attributs de la jeunesse, les pratiques urbaines et sportives inquiètent parfois par leur caractère effervescent et incontrôlable (Voléry 2002 : 57). À ce titre, les rassemblements de jeunes dans le cadre récréatif interrogent, qu'il s'agisse de rencontres dansantes ou sportives. Depuis le milieu des années 1990, on assiste au développement des études traitant des subcultures sportives (Loret 1995 : 10). Mais de la glisse urbaine au football dit « au pied d'immeuble », les travaux se focalisent sur les engagements sportifs dans les grands centres urbains du monde occidental. En parcourant la littérature scientifique, on constate que le sport africain est très largement sous-étudié. Pour des raisons liées à la position du sport

dans le champ scientifique et de l'Afrique dans le champ des sciences du sport, les travaux sociologiques en la matière restent marginaux. Et la majorité des études sur le football en Afrique traitent des sportifs professionnels ou des problèmes organisationnels. Peu d'intérêt est porté à un des aspects les plus visibles, les processus en amont de la formation officielle. Aussi, déterminer les conditions de pratique des acteurs, les lieux dans lesquels ils déploient leurs talents au quotidien apparaît d'autant plus heuristique. Dans le cadre de cette recherche nous nous sommes intéressés au football pratiqué dans les zones urbaines du Golfe de Guinée.

L'étude se focalise sur une culture populaire communément désignée sous le terme générique de football de rue. Un concept regroupant l'ensemble des footbolls non institutionnels et urbains, généralement pratiqués au seuil des habitations ou sur les terrains vagues (Travert 1998 : 113). Un football au caractère endogène se développe au cœur des quartiers, parfois dans des zones à très forte densité et éloignées de l'espace interstitiel du terrain vague. L'approche ethnographique des activités de loisirs à Abidjan met en évidence la façon dont cette pratique informelle s'intègre à la vie quotidienne. Il s'agit d'une minutieuse enquête de terrain, menée entre 2021 et 2022, dans deux quartiers de la lagune Ebrié.¹ Une méthodologie qui s'est déployée auprès des différents acteurs concernés, en premier lieu les groupes de jeunes sportifs, des adolescents et jeunes adultes des quartiers. Les analyses ont permis de cerner leur rapport à l'espace public et de mettre en évidence des formes de participation à l'animation des quartiers. Les entretiens et récits de vie ont permis de compléter des données significatives recueillies principalement par la voie de l'observation participante. Une approche anthropologique *in situ* à travers laquelle l'enquêteur partage la situation des enquêtés sans en modifier le déroulement ordinaire. Les observations et données ont été recueillies au sein de quartiers a priori représentatifs de la jeunesse abidjanaise. À des fins comparatives, les travaux ont été menés dans des secteurs qui constituent des modèles de vie différents. D'abord à Kankan koura, une zone populaire de la commune de Koumassi et dans deux zones résidentielles de la commune de Cocody, Les Lauriers à Riviera Faya et Cité Star à Angré Château.

Le choix d'un échantillonnage qualitatif

- une hybridation des outils : entretiens non directifs/récits de vie
- observation ethnographique comme participant, combinée aux entretiens
- intégration des espaces récréatifs urbains : terrains, stades, rues et places publiques
- enregistrement des moments, des lieux de pratique, des publics et des interactions
- restitution par les enquêtés de leur rapport à la pratique sportive/adaptation au contexte
- structuration via une grille d'entretien ou d'observation

Recours aux entretiens

- 15 entretiens non directifs/récits de vie administrés à des pratiquants réguliers, 13-22 ans
- 10 sportifs de la commune de Koumassi et 5 sportifs de la commune de Cocody
- trajectoires familiales et personnelles, logiques d'action et positionnements sportifs
- traitement par l'analyse du discours

Observation dans un espace public à forte densité (Koumassi, zone de Kankan koura)

- fréquence d'usage des espaces publics à des fins récréatives : élevée
- relevé des flux internes dominants : des riverains
- relevé des flux internes : une faible mobilité, invitation d'autres équipes du territoire
- relevé des flux externes : faible mobilité inter-quartier observée, en corrélation avec le niveau de performance et le processus d'institutionnalisation

1 Les Ebrié ou Tchaman, une société Akan du sud de la Côte d'Ivoire.

- densité : des adolescents occupant régulièrement la rue sur le créneau horaire 16h/18h
- densité : activités ludo-sportives des enfants constantes, matchs spontanés entre 8h/16h
- effet de génération ou de cohorte : orientation progressive vers les terrains municipaux

Observation dans un espace privé ou réservé à faible densité (zones résidentielles à Angré-château et Riviera Faya)

- relevé des flux internes dominants : des riverains
- relevé des flux internes : faible mobilité inter-résidence
- relevé des flux externes : exclusion, barrière physique ou symbolique à l'entrée
- effet de génération ou de cohorte : orientation progressive vers les terrains municipaux

2/ Évaluer la pratique sportive autrement

Le sport informel est-il quantifiable ? En l'absence de données chiffrées et officielles, les différents acteurs sportifs renseignent sur la distribution du football au sein des quartiers. Il est difficile de faire un maillage territorial du football informel car par définition celui-ci surgit là où on ne l'attend pas, dans des lieux voués à d'autres usages mais aussi sur des terrains destinés à d'autres pratiques sportives. Les lieux de pratique sont des zones piétonnes détournées, des espaces sportifs traditionnels ou des aires de jeux. On relève deux aires de jeux pour la seule la cité résidentielle des Lauriers 8 à Cocody, un terrain sableux et un playground, contre une seule aire de jeux à Kankan koura (Koumassi). Dans les deux cas les aires sportives et ludiques sont soit délaissées par les adolescents soit converties en lieu de pratique du football. Cependant, c'est bien la rue qui concentre l'essentiel du jeu footballistique. Les deux-tiers des matches observés se déroulent nécessairement en fin d'après-midi, à l'heure du jour et loin des pics de chaleur.

La récurrence des matches de football donne aux quartiers populaires d'Abidjan des allures de stades éphémères. La jeunesse populaire investit la rue et s'exprime quotidiennement à travers une pratique synonyme de plaisir et de promotion sociale. Cette activité se déroule dans un contexte urbain où domine le « faire avec » et le « laisser-faire », des notions qui renvoient aux réalités éprouvées par des habitants qui vivent entre autonomisation, précarité et absence de l'État.² Les fonctions de ce sport de rue ne se limitent pas aux dimensions ludique et sportive, la pratique contribue au maintien du lien social et joue aussi un rôle dans l'attractivité du quartier. Bien que l'étude qualitative ne permet pas d'en évaluer les retombées économiques, on constate que les tournois locaux ont des incidences sociales et symboliques directes. Les rencontres ordinaires et spontanées dans lesquelles enfants et adolescents s'investissent répondent en partie à la problématique des activités de loisir en périodes extrascolaires. Le sport et les arts créent du sens tout en servant de dérivatif à la galère et à l'inactivité professionnelle. Et ce dans un contexte socio-économique où la part des 15-24 ans n'étant ni dans l'emploi ni dans l'étude ni en formation est de 34,8 % (OIT, 2017). Par ailleurs, les entretiens montrent que les représentations collectives sur la jeunesse des quartiers sont marquées par un certain dualisme. D'un point de vue *etic* la rue est conçue comme un lieu de socialisation par frottement susceptible de faire glisser vers les marges, mais elle est aussi vécue d'un point de vue *emic* comme le lieu de formation d'un élitisme populaire dans lequel émerge des opportunités de carrière. Aussi l'analyse

² Les habitants ont des rapports complexes avec les agents publics, dont ils souhaitent l'intervention tout en les tenant à distance de leurs activités.

sociolinguistique des discours montre une forte occurrence de termes positifs associés au football avec une sémantique de la richesse, du mérite, du plaisir et de la solidarité. C'est une manifestation du don de soi et du contre-don.

Le football s'inscrit parmi les activités auto-organisées qui se développent en marge des institutions fédérales, sans en faire pour autant l'expression d'une contre-culture. Dans ce sous monde du football les jeunes se prennent en charge mais s'inspirent d'un milieu fédéral auquel ils aspirent, ils sont conscients d'être au fondement du football national. Le football en milieu urbain c'est une omniprésence physique et symbolique. Émanation de la culture populaire il se manifeste partout, non seulement par les rencontres sportives et encarts publicitaires qui parsèment les rues des quartiers mais aussi à travers la langue. Discours, débats quotidiens ou expressions populaires sont à fortes tendances footballistiques (*se faire dribbler, taper poteau*) et le maillot de football s'est diffusé jusqu'à s'imposer comme un habit du quotidien dans les milieux populaires. Dans les rues de Koumassi Sicogi, on dénombre aléatoirement un passant sur cinq arborant un maillot de football. Entre l'hédonisme et la transformation sociale, le contexte socio-économique contribue à assigner une fonction particulière au football en Afrique de l'Ouest. À distance du modèle traditionnel du sport, l'espace de pratique informelle est un lieu de plaisir partagé. Cela témoigne d'une autonomisation des jeunes citoyens vis-à-vis d'instances qui peinent à percevoir les demandes sociales. Un problème endémique d'accès aux structures et infrastructures sportives se pose aux joueurs. Adolescents et jeunes adultes créent leurs propres espaces récréatifs et en dessinent les contours, filières et débouchés. Tout en affirmant leur droit à la ville, c'est dans la rue qu'ils créent un système qui s'y substitue. La rue est à la fois un espace de pratique spontané et par défaut, elle constitue une alternative au sous-développement sportif. Mais de la pratique informelle au sport de haut niveau le football reste dans une position de quasi-monopole sportif. Une situation qui voit l'essentiel des infrastructures être destinées au football et à cela s'ajoute une répartition inégale des financements étatiques, destinés à 50% au football institutionnel.

Libérée de la circulation automobile et des déambulations, la rue est susceptible de devenir un espace de jeu prêt à accueillir des rencontres éphémères. Les joueurs de quartier ont recours à l'autogestion et à diverses modalités de prise en main. Le jeu se fonde sur l'adaptation et la participation. Il se déroule sur un terrain flottant qui peut-être déposé en tous lieux, puis remonté chaque soir au milieu de la rue. Dans cette sous-culture urbaine la notion de performance est codée et redéfinie, l'efficacité prend une dimension intrinsèque. L'audace, le beau geste et l'habileté technique sont davantage valorisés que le résultat. La classe d'âge règle la temporalité du football, les groupes régulent le déroulement des rencontres. Les enfants modulent leurs parties selon les circonstances, cherchant à développer le plaisir de jouer ensemble le plus longtemps possible. Les adolescents et jeunes adultes établissent un cadre. Ils s'attachent à un terrain praticable et fixent une durée à leurs matchs, s'alignant sur un jeu de base qui repose sur des périodes de dix minutes. Le jeu est progressivement harmonisé sur un modèle conventionnel puis fédéral. Au fil du temps les rencontres sont programmées et les partenaires prennent le statut de coéquipiers. Ainsi, la pratique qui se veut libre interagit de manière permanente avec le milieu institutionnel. Les mondes sportifs se renforcent mutuellement. L'un organisé sur une base informelle tend à apparaître comme la reproduction du système fédéral. L'autre, officiel et légitime, se développe en incluant des pratiques de rue et en contribuant à leur structuration

progressive. Le cœur du football se situe dans la rue, dans les ruelles et sur les places en terre battue. Des contextes dans lesquels s'enclenche le processus de basculement d'un système vers l'autre. La création d'une fédération nationale de Maracana et disciplines associées illustre bien ce phénomène. L'instance qui encadre désormais les équipes inscrites dans les tournois revendique 133 clubs et 10 300 licenciés sur les 4,3 millions de pratiquants que compte le pays.

À travers l'enquête de terrain émergent plusieurs formes de football et se dessine une typologie des joueurs de quartiers. L'observation des différentes phases de jeu ainsi que les éléments de discours recueillis lors des entretiens révèlent des catégories de footballeurs informels, chaque joueur s'inscrivant dans un cadre de jeu particulier.

Les Petits est le terme qui désigne les enfants qui s'adonnent à la forme la plus élémentaire, le football des bords de caniveaux. « *Les élèves* » sont les adeptes du Petits poteaux ; on distingue « les collégiens » qui pratiquent un jeu sans cages où la cible est constituée sommairement, « des lycéens » qui eux jouent au Petits poteaux avec cages. *Les Grands* constituent une catégorie d'adolescents et de jeunes adultes qui participent régulièrement aux tournois de quartier, qu'ils nomment Maracana ou *tchintchin* (sable en Malinké). Le qualificatif *Les Joueurs* est habituellement attribué à ceux qui sont membres d'un club et qui participent à des championnats officiels. Ils font figure d'espoirs du quartier. *Anciens* ou *Kôrô*³ est un terme mélioratif qui signifie aîné et qui désigne les personnes installées dans la vie ou des jeunes dynamiques. Ces jeunes adultes pratiquent occasionnellement et se donnent rendez-vous sur les terrains officiels, ce qui les contraint à une certaine mobilité. Les hommes adultes cherchent à accommoder leur statut avec le cadre de pratique. Les codes culturels en vigueur mènent à une différenciation qui ne porte pas sur l'activité en question mais sur l'espace de pratique. L'indépendance économique acquise par le salariat et le statut marital ancrent les individus dans le monde des adultes. Les jeux sportifs pratiqués dans la rue prennent la forme dissonante de l'infantilisation, cela induit une remise en cause du statut d'adulte responsable et de l'autorité afférente. Par conséquent, ces *anciens* caractérisés en « responsables », s'orientent prioritairement vers les terrains municipaux et les stades. Ils négocient des créneaux avec les équipes résidentes ou les agents chargés de la surveillance des installations.

Les enfants profitent des moments et interstices de la vie urbaine pour pratiquer en bord de route, au bord des caniveaux voire sur les terrasses des immeubles. Ces *Petits* sont poussés dans leurs retranchements, une pression qui génère un football liminaire. Les espaces de jeu sont de petites surfaces avec une forte densité de garçons (10 à 15 dans les ruelles de Kankan koura). L'entrée d'un *kiosque*, snack fermé, suffit à faire une zone de but. Ce football des bords de caniveaux se déroule sur des sols inégaux et souillés, les obstacles constants constituent à la fois un risque et une école du dribble. Cette contrainte les condamne à la justesse technique et renforce leurs habilités motrices, des qualités qu'ils déploieront lors de leurs futurs Maracana. Le jeu se fait en claquettes ou en sandales sur un sol jonché d'éclats de verre. Les temps morts sont alternés de pas de danse. Ce jeu s'oppose au football conventionnel par son individualisme, sa spontanéité et sa créativité (Archetti 1997 : 115). Et tandis que des adolescents et jeunes adultes nourrissent l'espoir d'intégrer un club professionnel ou un centre de formation, les *Petits* développent le plaisir de jouer dans des conditions précaires. Quand les caniveaux débordent le terrain de jeu devient un cloaque

3 *Kôrô* signifie vieux en Malinké

purulent. Les mesures d'assainissement ne sont pas suffisantes et les constructions, marchandises et débris obstruent le passage de l'eau qui finit par inonder la rue. À Koumassi comme à Cocody Faya, l'eau entrave régulièrement la circulation des véhicules et des personnes et expose les jeunes sportifs à divers agents pathogènes.⁴

3/ Koumassi, entre jeu et déambulation

« Tout le monde joue un peu ici. Mais moi, je veux être footballeur. » (Madi, 17 ans)

Située au bord de la lagune, la commune de Koumassi est représentative des métropoles ouest-africaines. Le quartier est rythmé par le triptyque de la négociation commerciale, du transport routier et des jeux d'enfants. C'est un lieu de pratique intense du sport hors stade et la culture footballistique y apparaît comme un élément constitutif de la vie sociale. Les milieux socioprofessionnels les plus représentés parmi les pratiquants sont les secteurs des transports et du commerce (Kassi 2007 : 146). Les parents des joueurs occupent les emplois de taxis communaux *woro-woro*, de chauffeurs de camion ou de commerçants. Cependant, plus de 70% des activités professionnelles et commerciales du quartier sont informelles donc non déclarées (Konan 2021 : 107), qu'il s'agisse de la vente au détail ou des fonctions d'apprenti (électricien, mécanique, minibus Gbaka).

La zone d'enquête constitue un bassin de plus de 400 000 habitants. Les toponymes représentent des marqueurs culturels et symboliques très forts, permettant de situer la place des communautés dans l'histoire du quartier et le rôle de personnalités ou de promoteurs à l'origine des lotissements. Aussi pour désigner les lieux de vie, parle-t-on de manière significative de la Nouvelle Kankan (ville de Guinée), du Campement (bidonville), de Remblais (drainage des marais), Soweto ou encore des quartiers Sans fil et SICOGI⁵. C'est au bas des logements collectifs, à la lisière des cours communes et au seuil de l'habitat précaire que les jeunes partagent leur passion du football. Le contexte urbain particulièrement dense n'empêche pas la tenue régulière des rencontres sportives. Au moindre ralentissement de la circulation les ruelles sont prises d'assaut par les enfants, tandis que les jeunes adultes et adolescents bloquent les rues à intervalle régulier. Des initiatives qui contraignent tantôt les enfants à stopper leur jeu, tantôt les automobilistes à faire des détours pour ne pas perturber les matchs des jeunes. Ces accommodements entre usagers de l'espace public permettent de pallier aux difficultés d'accès aux stades et aux parcs. Déterminés à jouer dans leur quartier, les jeunes conçoivent le football comme un flux qui trouve toujours un débouché. Certaines zones impraticables sont converties en lieux de préparation physique. Le soir des équipes courent le long des axes routiers, au milieu des terres pleines ou aux abords de zones commerciales très denses.

Fondé sur une forte autonomie, le football de rue sert également de marqueur identitaire (Adamkiewicz 1998 : 50). Les pratiquants font un usage autonome de l'espace public, se jouant des difficultés matérielles et s'exerçant sans véritables contraintes sociales. Ce sport relativement homogène semble se distribuer de manière quasi similaire dans les communes d'Abidjan. Dans chaque quartier, on observe son déploiement dans les secteurs populaires et une contention à l'intérieur des zones résidentielles. L'enquête de terrain met en évidence

4 Fièvre typhoïde, paludisme, choléra

5 Société ivoirienne de construction et de gestion immobilière.

un maillage territorial habituellement voilé par l'intensité de la pratique. Le profil des joueurs varie d'un espace à un autre, signifiant par là que les individus ne s'engagent pas sur n'importe quel terrain. Déterminer le rapport à l'aire de jeux consiste aussi à prendre en compte les notions d'espace conçu et d'espace vécu. Les joueurs évoluent dans un décor familier qu'ils épousent d'autant plus qu'ils le maîtrisent. Ils procèdent à un marquage identitaire des zones dans lesquelles ils évoluent. Une relation à l'espace collectif prégnante à travers le discours : « Chez nous, ici » ; « On rentre tranquille au quartier » ; « Bloque la rue, on va jouer ». Ils se sont appropriés les lieux et revendiquent cet espace sécurisant. Mais la rue est d'abord un espace partagé où l'on note un effet de contexte favorable à la tenue des parties de football. La pratique dans l'espace public implique l'accord tacite des riverains. Ces derniers entretiennent des liens étroits, caractéristiques de milieux populaires où s'établissent de solides sociabilités de voisinage. Ces facteurs neutralisent les tensions entre jeunes et usagers de l'espace public, loin de la situation qui prévaut dans le cadre du football au pied du immeuble en Europe. La camaraderie inhérente aux sports collectifs s'articule ici avec la communauté élargie. Il s'agit de s'amuser chez soi, de faire avec, tout en choisissant d'inclure un maximum de partenaires. Cette propension à l'inclusion met en évidence un ethos de solidarité. Le football de rue se distancie ainsi de la logique interne du sport et de la mort symbolique de l'adversaire. Davantage que la victoire, le football de rue représente « le jeu pour jeu », c'est avant tout une occasion de partager tout en développant des qualités individuelles de footballeur.

Le district d'Abidjan a une densité de 2944 hab/km², et avec ses 412 282 habitants sur un territoire 8,74 km², Koumassi est la cinquième commune en termes de population.⁶ La rue densément peuplée dans laquelle évoluent les footballeurs constitue le prolongement d'un domicile exigu et surpeuplé. Ces conditions de promiscuité rendent les frontières entre espace domestique et espace public d'autant plus opaques. Les 12 joueurs des équipes Maracana de Kankan koura se connaissent depuis l'enfance, situant leurs adresses « entre pharmacie et mosquée », dans un périmètre de 500 mètres. Deux joueurs vivent en famille élargie, dans une concession où cohabitent des membres apparentés et des locataires. Les autres joueurs vivent au sein de familles nucléaires ou monoparentales, louant des deux pièces dans une cours commune. La prolifération de l'habitat dit « entrée dormir »⁷ renforce cette assimilation à la rue. D'autant plus que les éléments fondamentaux relevant de l'intimité familiale, douches et WC, sont partagés avec d'autres groupes domestiques.

À Koumassi et dans les communes avoisinantes, on note une corrélation entre l'âge des participants et le lieu de pratique. Les rues principales, les ruelles ou passages, les parvis et le stade municipal, chaque espace de jeu est investi par une cohorte de footballeurs. Des trajectoires qui s'apparentent à un parcours balisé et qui assignent les individus à un type de terrain. Le jeu se produisant sur différents espaces dont on se désinvestit en fonction de l'âge, les joueurs mettent progressivement de la distance entre le lieu de pratique et celui de résidence. Les adolescents intègrent les différentes contraintes et désignent un terrain de prédilection. Ils imposent dans l'espace public une zone sportive exclusive selon des créneaux négociés avec les habitants. Cette présence est conçue comme une prérogative de la jeunesse du quartier. La pratique sportive dans l'espace public urbain expose à un conflit ouvert avec les autres usagers. À défaut de négocier ou d'obtenir l'accord tacite des riverains les joueurs seraient soumis au déguerpissement. L'usage autonome de la rue, du parking ou

6 Source : Recensement général de la population et de l'habitat 2021, Résultats globaux définitifs, 2022.

7 Une simple pièce sans toilettes ni cuisine

de la place apparaîtrait alors comme non exclusif. Par ailleurs, l'accès à un espace sportif traditionnel comme le stade est le produit d'une négociation avec les autorités. L'usage du terrain de football est accordé par la municipalité. En dehors des tournois inter-quartiers, les adolescents de Koumassi ne semblent manifester aucune velléité de nomadisme. Peu mobiles, ils restent loin des spots ou autres espaces de nature. Ni les abords de la lagune située à proximité ni la plage de Vridi ne sont considérés comme des destinations idéales pour le développement des qualités footballistiques. On note également peu d'engouement pour les zones urbaines interstitielles. Les sites désaffectés et terrains vagues de la zone industrielle demandent une très grande vigilance. Ils sont désertés car impraticables, souillés de débris en tout genre et considérés comme dangereux. De plus, dans un contexte de pression foncière accrue les terrains laissés libres sont rares, ils sont rapidement occupés par des commerces illégaux ou par l'habitat précaire. Les visiteurs qui entrent dans le quartier pointent indirectement les contraintes générées par la pratique.

Barou, un automobiliste : « ah oui c'est vrai, on doit faire le tour si on veut pas rester coincé là » ; Lidya, une habitante : « à cette heure c'est pas la peine, tu as les matchs et tout » ; des transporteurs signalent : « on fait demi-tour, il y a un match ici » ; une vendeuse semble préoccupée : « faut faire vite, à cette heure les gars commencent à jouer au ballon ».

À l'instar des activités récréatives, les célébrations familiales débordent largement sur le domaine public. Incluant de fait le voisinage et les badauds, ces pratiques culturelles inquiètent et dérangent davantage que les matchs de football. Certains riverains parlent de tapages voire de « bruits des bas-quartiers ». Les mariages et les funérailles qui entravent les rues de Koumassi ne concernent généralement qu'une seule famille, tandis que les rencontres sportives mobilisent des garçons issus de plusieurs familles du quartier. Bloquant les rues avec l'édification de scènes éphémères, ces cérémonies entrent en concurrence avec les Maracana. Ces moments solennels constituent également un débouché pour les fournisseurs de matériels et autres griottes. Face à ces enjeux les autorités, les riverains et les simples passants laissent faire. Le détournement régulier de l'espace public par des cohortes masculines puis des groupes de femmes s'inscrit dans la norme sociale du quartier (Aloko-N'Guessan 2010 : 13). Tournois sportifs et manifestations dansantes, maquis et mariages, processions religieuses et négociations commerciales, contribuent à l'animation de la capitale économique ivoirienne.

Les habitants ne se positionnent pas sur ce qui semble être partie intégrante de la vie sociale du quartier. Une attitude qui renvoie autant au rôle attribué au football en tant que facteur de cohésion qu'à la construction sociale des sexes. En 2021, Koumassi compte 97 794 ménages dont la taille moyenne est de 4,2 membres, pour un rapport de masculinité de 103 donc légèrement supérieur. Le fait que des garçons jouent au football dans la rue semble relever du sens commun. La pratique sportive de rue constitue également un outil de différenciation, la fabrique du footballeur s'inscrivant dans la construction des masculinités. Les situations de coprésence induisent un certain nombre de réactions qui varient selon les caractéristiques sociales des individus. Les femmes sont tenues à distance de l'espace de jeu, leur immersion est discrète, ponctuelle et essentiellement utilitaire. Missionnées par leurs parents, de jeunes vendeuses ambulantes de boisson et d'agrumes écoulent leurs marchandises facilement aux spectateurs tandis que leurs frères jouent. Néanmoins, les abords des terrains peuvent devenir des lieux de rencontres furtives où les femmes semblent toujours être de passage. Les adolescentes s'insèrent dans la foule pour discuter et

commenter l'événement, se retirant avant que les abords du terrain ne se clairsèment et les laissent à découvert. Elles poursuivent leur route pour échapper au processus d'étiquetage sexuel (Faure 2006 : 94). Aussi précaire soit-elle, la situation de coprésence véhiculée par les matchs pose la question des loisirs sportifs pour les filles (Guérandel 2011 : 93). La pratique féminine reste marginale et confinée au football institutionnel. Certes, les clubs féminins de football existent mais leur accès est difficile pour les jeunes femmes dont les vellétés de loisirs sont souvent étouffées. Alors que les filles des milieux populaires restent autour des terrains informels, les jeunes femmes issues des milieux aisés et à fort capital culturel investissent les clubs fédéraux et universitaires. Loin de l'interaction « ensemble-séparés » des Maracana, les quartiers consacrent un infime espace de jeu pour les femmes. Le Gala s'inscrit dans les rituels d'entretien auxquels les groupes d'amis ont de plus en plus recours. Il s'agit d'une fête organisée à l'occasion d'un anniversaire par des adolescents. Les festivités qui s'étalent sur une journée sont ponctuées par des parties de football mixtes auxquels tous les convives sont amenés à participer. Le caractère exceptionnel et folklorique de cette manifestation mixte souligne les limites de l'inclusion des jeunes femmes dans le monde du football (Mennesson 2004 : 69).

4/ Grand stade et petits poteaux

Maracana est un terme générique qui sert à qualifier les matchs de quartiers. Intégré au sociolecte nouchi, des générations d'ivoiriens utilisent le nom du mythique stade de Rio de Janeiro pour dissocier le football de rue de sa forme institutionnelle. Ce football qui se dégage un terrain au centre du quartier est soumis à des règles strictes. Il se joue sur un sol à la structure variable où deux équipes de six joueurs s'affrontent vêtues de maillots distincts. Petits poteaux est une synecdoque qui s'appuie sur l'élément de base constitutif du jeu minimaliste et flamboyant des quartiers. Ce sont ces minibuts fabriqués artisanalement qui en tout lieux créent le terrain de football. Les pratiques spontanées restent les plus répandues, le cadre du jeu est libre, toujours matérialisé par du mobilier urbain et de petites cibles en bois. Les formes les plus structurées sont les tournois inter-quartiers de Maracana qui se déroulent sur un faux terrain de handball.

Anatole, 19 ans, est passé par toutes les étapes du football de rue. Durant les années qui ont suivi sa déscolarisation, il participe aux Maracana chaque fin d'après-midi à proximité du domicile familial. Puis, il jongle autrement en cherchant des moyens d'existence sans se compromettre dans les marges. Depuis quelques mois il affirme « se débrouiller » dans la vente de recharges téléphoniques. La pratique devient occasionnelle mais le vide est rapidement comblé par l'*enjaillement* au maquis et dans les bars climatisés du quartier (Yapi-Diahou 1981 : 65), des activités de survie et un hédonisme longtemps contenus par la discipline du Maracana. Les joueurs de Koumassi qui s'adonnent au Maracana ont entre 13 et 20 ans. Ils sont issus de familles dont les revenus réguliers forment un moratoire vis-à-vis des activités de jeunesse et permettent de surseoir à l'entrée dans la vie active. Entre deux âges la fonction du match de quartier semble avoir glissé du divertissement à la formation. Les enfants qui prennent plaisir à jouer en terrain hostile poursuivront leur passion à travers les matchs inter-quartiers. Les adolescents prolongent leur goût pour la pratique en vocation, ils élaborent un projet qui passe par la création d'un espace de formation au cœur du quartier. La rue devient une propédeutique, un tremplin. C'est un lieu où l'on se perfectionne dans le

but d'intégrer une des célèbres académies de football du pays (académies Guillou, Sol Béni).⁸ Un rêve d'adolescent qui se perpétue en jouant et qui fait du football un élément de transformation sociale, un projet susceptible de faire sortir du quartier. Peu dotés en capital économique, les jeunes sportifs optimisent leur capital spatial « cet ensemble de ressources accumulées par un acteur lui permettant de tirer avantage, en fonction de sa stratégie, de l'usage de la dimension spatiale de la société » (Lévy 2003 : 124).

Ces pratiquants constituent les ressources du quartier avec des voies et filières clairement identifiées. De l'enfant prodige du coin à l'unité de talent de l'industrie du spectacle sportif, les joueurs s'inscrivent dans un parcours qui peut être appréhendé de trois façons. Le « circuit long » suppose le passage de la rue à l'association sportive en ville, avec pour débouché principal le championnat national. Ce réseau correspond davantage au parcours classique de quelques licenciés disposant du capital social nécessaire à la cooptation dans un club de football de bon niveau. Mais l'adhésion dans un club de la ville n'offre pas la garantie de jouer. À ces incertitudes viennent s'ajouter les coûts économiques et sociaux liés à l'éloignement. Les étapes longues et éprouvantes font courir le risque de rester un joueur local, au mieux de plafonner au sein du championnat national. La « filière principale » fait du Maracana le tremplin pour une carrière, c'est le vivier des académies dont la formation a pour objectif principal d'alimenter les clubs européens. Celle-ci via les académies est la plus efficiente, elle offre davantage d'opportunités aux adolescents. C'est une voie d'accès aux sélections nationales de jeunes, dont les championnats internationaux sont scrutés par les clubs professionnels du monde entier. La « filière courte » consiste à passer de manière fulgurante des tournois de quartier aux clubs européens ou asiatiques. Le quartier est un territoire où l'on crée des opportunités, un match devant un recruteur immergé dans la foule peut changer un destin. La dimension quasi élective de la « filière courte » expose le joueur à tous les agents véreux. Ces trajectoires sportives sont dépendantes des aspirations personnelles et des moyens pour les mettre en œuvre, elles constituent tantôt la voie royale tantôt la voie rêvée vers le haut niveau. Loisir constructif pour les uns, le football est abordé avec le plus grand sérieux par d'autres. Les jeunes adultes semblent totalement déréalisés, sans emploi ils ne cachent pas leur objectif de carrière professionnelle en Europe. Ils évoluent dans un univers régi par l'informel sans lien avec les filières sportives officielles. Ils ont appris à se passer des institutions et parfois le projet footballistique s'allie au projet migratoire. Le concept d'*ethnoscape* met en exergue les effets d'une globalisation qui élargit l'horizon des possibles. Un phénomène contemporain soutenu par les *mass médias* qui conduit à une projection facile dans l'ailleurs urbain (Appadurai 1996 : 25). Les jeunes sportifs qui légitiment les systèmes officieux se trouvent brutalement confrontés aux limites des voies parallèles. Les matchs de quartiers alimentent un marché secondaire des transferts vers les championnats d'Asie et d'Europe orientale. Un nombre grandissant de jeunes africains se perdent dans les championnats peu compétitifs de Thaïlande, de Mongolie ou de Moldavie sans ressources ni perspective de carrière sportive. Le « Transfer Matching System » (TMS) est une plateforme mise en place par la Fifa en 2010 pour réguler le départ des licenciés à l'international, mais le TMS ne permet d'assurer le suivi de joueurs de quartier non enregistrés.

L'engouement populaire pour le Maracana suscite l'intérêt des pouvoirs publics. A l'instar de la gestion des affaires du football institutionnel toujours très politique, le football de quartier

8 Ce sont les centres de formation de grands clubs comme l'Asec Mimosas

est brandi comme une activité d'intérêt général qui doit être soutenue au nom de la cohésion nationale. Les instances sportives ivoiriennes impulsent un processus d'institutionnalisation. Un championnat national Maracana a été créé sur le modèle des *navétanes* sénégalais. Initialement lié aux migrations des travailleurs saisonniers au Sénégal, ce terme désignera par la suite les tournois de football organisés en milieu rural puis dans les quartiers de Dakar durant les vacances scolaires. Les instances ivoiriennes vont élargir l'aire d'activité des différentes équipes de quartier. Un processus d'intégration qui contribue à la déterritorialisation d'une pratique très localisée. Pour les joueurs les plus motivés, qui aspirent à sortir de l'anonymat du quartier, une audience nationale offrirait la perspective d'une carrière professionnelle. Ces évolutions renforcent l'investissement dans la pratique.

Usant d'une sémantique sur la cohésion nationale à travers le football, le complexe politico-médiatique produit un discours performatif à destination des jeunes, associant la vie de quartier à un potentiel destin de joueur professionnel. Cette récupération vise à garder un contrôle sur les activités sociales d'une frange de la jeunesse et à renforcer la notoriété d'un pays dont la vitrine repose en partie sur le sport. La promotion du Maracana viserait à modifier les représentations sur les quartiers d'Abidjan, versions locales des *Favelas*, dont on saurait tirer le meilleur. Le football apparaîtrait comme la vertu des pauvres, mais aussi comme un espace de résilience et un filon abritant les pépites du pays (Leite-Lopes 1999 : 65). D'une manière ou d'une autre les jeunes pratiquants entrent dans un processus d'identification à la carrière de personnalités. Ils se réfèrent régulièrement à des trajectoires promotionnelles fulgurantes qui mènent de la rue à l'élite. Cette tendance à la reproduction sportive se fonde sur un habitus de classe, sur un ensemble de dispositions sociales et d'éléments homogènes générateurs de pratique. D'autant plus que la majorité des joueurs professionnels ayant évolué sur le territoire ivoirien sont issus des tournois de quartiers.

Un triangle des cultures émergentes articulé entre les arts, le sport et les marges, permet de requalifier le quartier en terrain d'opportunités. La transformation sociale accomplie par une poignée d'artistes et de sportifs issus du quartier renvoie à une agentivité dont sont potentiellement dotés les jeunes originaires du même territoire. Le processus d'individuation renforce cette représentation de l'espace de jeu du quartier comme champ d'élaboration d'une mythologie personnelle. Le capital corporel et l'habitus de classe comme levier d'action pour changer l'ordre des choses. Participer régulièrement au Maracana permet de se repositionner et d'acquérir un autre sens du jeu social. Les aspirants footballeurs se départissent de la conscience malheureuse, ils affirment leur liberté et leur détermination à reproduire les destins les plus enviables. Les joueurs les plus assidus s'inscrivent dans la vision néo libérale de l'*empowerment* (Bacqué & Bierwener 2013 : 75). Ils cherchent à être entrepreneur de leur propre vie, à trouver leur place dans l'économie de marché mais aussi dans les beaux quartiers de la ville. Ils affirment sans réticence leur volonté de devenir un jour riches par le football.

L'industrie des sports s'est elle aussi emparée du phénomène de rue. Un vaste complexe sportif édifié à Koumassi, l'Agora, est inauguré en 2019 dans le cadre du Plan national sportif 2016-2020. L'Agora fonde en grande partie sa stratégie de développement sur le football. La structure tente d'asseoir sa légitimité en maintenant l'ancrage territorial sur lequel est basé le Maracana et en cultivant la proximité. Les terrains synthétiques ou en gazon naturel répondent à une demande que les services publics peinent à fournir. Á défaut d'être usagers

des services publics les habitants des quartiers auraient vocation à devenir les consommateurs d'un nouveau marché, déjà florissant en Europe, où le « foot à 5 » dit « Five » génère plus de 300 millions d'euros annuels rien que pour la France⁹. Pourtant, la pratique des jeunes de Koumassi et Marcory se déroule dans la gratuité et s'attache à des réseaux bien définis. On observe que la présence des groupes sur les lieux est sporadique, tournante voire exceptionnelle.¹⁰ Le complexe vise à attirer les jeunes des quartiers dans ces infrastructures de proximité en leur fournissant des conditions de qualité, mais aussi à fidéliser d'autres publics, notamment les classes moyennes ivoiriennes et les expatriés, clientèle potentielle des salles de remise en forme. Cette initiative privée menée par des investisseurs français est soutenue par les autorités des deux pays, en tant qu'investissement étranger en Côte d'Ivoire et projection de l'économie française à l'étranger. Le développement des affaires de cette société spécialisée dans les services sportifs passe par l'association à l'authenticité de la rue et par une communication orientée autour de la dimension solidaire d'un projet pourtant purement commercial.

5/ Surveiller et prévenir la pratique informelle

Une économie du football de rue se développe au sein de quartiers régis par l'informel et fortement autonomisés. Ce sport autonome des sentiers battus s'inscrit dans la normalité de la vie sociale des métropoles. L'activité contourne le système des institutions sportives, elle s'arrange avec l'opacité des règles et s'accommode de l'absence de l'État (Leimdorfer 1999 : 51). Les forces de l'ordre sont présentes sur les grands axes et ne pénètrent au sein du quartier que dans le cadre d'actions répressives dites de déguerpissement, liées à l'implantation des commerces illégaux. Et sans relever quelconque trouble à l'ordre public de la part des *footeux*. Policiers et habitants, qui partagent la même origine populaire, s'accordent sur l'innocuité de ces loisirs sportifs qui investissent la rue temporairement sans rien édifier en dur. Dans un contexte où se manifeste une intense solidarité de classe chacun rappelle l'inanité d'une action qui entraverait les activités récréatives de la jeunesse. De part et d'autre on constate une convergence qui porte la marque de la cohésion sociale et du « laisser-faire ».

« Ceux-là, ils ne sont pas d'ici. Ils rentrent un par un dans la résidence sous prétexte de visiter un ami. Puis ils viennent tous s'asseoir discrètement dans le couloir pour capter gratuitement le wifi de la résidence...des petits brouteurs. » (Jean-Claude, résident des Lauriers 8)

Les dix communes de la ville d'Abidjan possèdent leurs zones résidentielles où vivent les classes moyennes et aisées¹¹. Les différents quartiers qui constituent la commune de Cocody forment un vaste réseau de complexes résidentiels qui offrent un accès important aux infrastructures de loisirs. Loin d'être homogène sur le plan social, c'est pourtant la partie de la ville qui concentre les élites du pays et c'est la mieux dotée en termes d'équipements de sportifs et en aires de jeux. La pratique des sports dans l'espace public y est davantage réglementée et peu soumise au « laisser-faire ». Les espaces de pratique sont des lieux

⁹ Source : Union Sport & Cycles, 2016

¹⁰ Pour participer aux phases finales de Maracana, les équipes engagent tout de même quelques frais. Mais le complexe Agora affiche des tarifs à l'heure de 5000 à 15 000 F CFA par équipe, qui varient en fonction de la période de la journée et de la forme du match.

¹¹ Le district autonome intègre d'autres communes comme Bingerville et Anyama, faisant ainsi bondir la population d'Abidjan de 5 616 633 à 6 321 017 habitants. Recensement général de la population et de l'habitat 2021.

publics réservés ou des lieux privés dont l'accès est conditionné à un droit d'entrée relativement élevé, une qualité de résident ou un abonnement. Des exclusions symboliques viennent s'ajouter aux difficultés d'accès à ces lieux clos. Les terrains qui jouxtent le campus sont souvent laissés libres. Les jeunes des alentours dont une majorité est peu dotée en capital scolaire ont une réaction d'autocensure vis-à-vis de ces lieux réservés aux étudiants.

La gestion des activités récréatives sur le territoire de Cocody démontre une volonté d'ordre, difficile à faire appliquer sur l'ensemble de la métropole. Le cadre légal et la régulation par les habitants limitent les formes d'appropriation de l'espace public, à l'image des commerces qui sont soumis à un contrôle drastique. En matière de sport, les quartiers d'Abidjan révèlent une situation contrastée entre les activités qui se déploient dans l'espace public et celles qui ont cours à l'intérieur des voies privées. La particularité de Cocody est la tendance à orienter les sportifs informels vers les lieux traditionnels de pratique sportive. Les aires de jeux situées au cœur du quartier sont clairement balisées. Si à Koumassi le football se déroule dans un cadre voué à d'autres usages, à Cocody les matches des adolescents se tiennent essentiellement sur des terrains de football. Les zones laissées libres sont rapidement clôturées. Non seulement ces procédés empêchent les usages exclusifs non autonomes, c'est-à-dire l'appropriation du terrain par des tiers difficilement expulsables, mais ils font aussi obstacle à la création de terrains vagues à usage sportif.

À l'instar d'autres métropoles africaines comme Lagos, Nairobi ou Le Cap et leurs enclaves résidentielles fermées (*gated communities*), les autorités encouragent le développement de l'habitat en résidences. Ces lieux placés sous une surveillance accrue répondent à une demande de sécurité des classes moyennes ivoiriennes. Situé dans la zone de Faya, « Les Lauriers » constitue un complexe résidentiel où vivent les membres de groupes sociaux relativement aisés. La dénomination des zones d'habitations est significative, l'article (Les) et la numération sérielle (1 à 23) caractérisent les secteurs huppés. Le domaine qualifié de SODEFOR¹² par les habitants de Cocody était à l'origine un lotissement réservé aux familles des fonctionnaires des eaux et forêts. Progressivement y émerge une nouvelle classe moyenne constituée de cadres de la fonction publique et de directeurs de PME. Les résidences sont constituées d'une majorité de villas basses et de quelques appartements de standing loués à des prix élevés, de 15 000 à 50 000 FCFA par jour. Les appartements servent également de résidences secondaires ou de villégiatures aux expatriés ivoiriens, les *binguistes*. Les enfants sont repliés sur le domicile et peu présents sur les voies, une situation qui est en partie liée au fait qu'ils disposent d'un espace domestique suffisant mais qui apparaît aussi comme un véritable habitus de classe. Scolarisés dans les établissements privés, les adolescents participent aux championnats scolaires ou évoluent au sein de clubs sportifs. Les aires de jeux, terrains de basket ou zones gazonnées dédiées au football restent sous utilisés. « SODEFOR Les Lauriers » est une zone d'habitation qui a été conçue pour répondre à une demande particulière. La limitation des capacités d'occupation des espaces de jeu et la quasi interdiction des commerces a été faite dans le but de rassurer les résidents et se prémunir contre les effets induits par la surfréquentation. Le terme « les jeunes » est employé pour qualifier les personnes extérieures à la résidence, souvent assimilées aux nuisances. Des conflits éclatent régulièrement entre les habitants des résidences et de « jeunes » adultes des milieux populaires qui font un usage ponctuel mais festif des appartements. Au sein de la résidence se développent de fortes sociabilités de proximité et

12 La société de développement des forêts, une société d'État du ministère des Eaux et Forêts.

de réseau. Il existe une vie citoyenne qui permet d'assurer un contrôle en termes de sécurité, de salubrité, de nuisances sonores mais aussi de veiller à la préservation du mobilier urbain ainsi qu'à la régulation des commerces. En cas de besoin, les résidents peuvent s'adresser à un président des jeunes ou au président de la résidence. « Attention, ici c'est pas à Adjamé » ; « On est pas dans les bas quartiers là », « On fait pas ça ici... » ; « C'est quoi ces discours de la rue ! », préviennent régulièrement les résidents.

Les comportements qui dans les zones populaires relèvent de la vie sociale font figure d'acte d'incivisme dans les résidences. Tout blocage des voies est systématiquement signalé par les riverains, donnant lieu à une intervention des équipes de sécurité. En dehors de ces zones résidentielles le rapport à la rue reste paradoxal. Tantôt vécue comme prolongement des parties communes voire du domicile, la rue est loin d'être traitée comme un bien commun par des riverains qui y jettent leurs débris et y laissent pourrir les cadavres d'animaux. Elle incarne la mauvaise gestion de l'État et de la municipalité, et plus généralement la politique du laisser-faire. Didier, 29 ans, jette son sachet plastique en pleine rue à deux pas de la poubelle d'un commerçant en arguant d'un geste politique. « C'est la faute de l'État, et l'État nous doit ! », affirme cet électricien sans emploi. Mais lorsque la situation l'impose, les groupes de jeunes qui se manifestent habituellement à travers les matchs, prennent l'initiative de déboucher les passages et de drainer les caniveaux, redonnant ainsi vie au quartier.

Conclusion

Le football urbain est un exercice qui consiste à faire avec les moyens matériels à disposition, à s'adapter au cadre urbain à des fins ludiques et dans une perspective de régulation des tensions. Les jeunes se divertissent dans l'espace du quotidien tout en se projetant dans une carrière professionnelle en Europe. Mais ces vocations qui germent sur le terreau du Maracana tendent à déréaliser la jeunesse et à accentuer le déclassement des clubs locaux. Le pratique gagne sa légitimité par son inscription dans une culture façonnée par une économie endémique qui en fait une activité informelle parmi d'autres. Dans certains secteurs de la ville les deux tiers des emplois sont non déclarés, les activités informelles constituant le débouché par excellence. Si le système D permet de survivre et de résister au marasme économique, le sport participe à construction sociale, physique et identitaire des jeunes de quartier. La culture football donne une nouvelle physionomie et ses acteurs redessinent la ville autrement.

Références bibliographiques

ANDREFF Wladimir, 2012. *Mondialisation économique du sport. Manuel de référence en économie du sport*, Bruxelles, De Boeck.

APPADURAI Arjun, 1996. *Modernity at Large Cultural Dimension of Globalization*, University of Minnesota Press.

ADAMKIEWICZ Eric, 1998. « Les performances sportives de rue », *Les Annales de la recherche urbaine*, n°79, p. 50-57.

ALOKO-N'GUESSAN Jérôme ; DIALLO Amadou ; MOTCHO Henri Kokou, 2010. *Villes et organisation de l'espace en Afrique*, Paris, Karthala.

ARCHETTI Eduardo, 1997. « An give joy to my heart. Ideology and emotions in Argentinian cult of Maradona », in Gary Armstrong et Richard Guilianotti, *New perspectives on world football*, Oxford : Berg, p. 31-51.

BACQUE Marie-Hélène, BIEWENER Carole, 2015. *L'empowerment, une pratique émancipatrice ?*, Paris, La Découverte.

FAURE Sylvia, 2006. « HLM : côté filles, côté garçons » *Agora débats/jeunesses*, n°41, p. 94-108.

GUERANDEL Carine, 2011. « Sports, genre et jeunesse populaire : le rôle central des professionnels » *Agora débats/jeunesses*, n°59, p. 93-106.

KASSI Irène, 2007. *Régulations des transports populaires et recompositions du territoire urbain d'Abidjan*, Doctorat Thèse unique de l'université de Bordeaux 3.

KONAN Sandrine Amino, 2021. « Évolution et déterminants de l'accès à l'emploi informel », *Revue ivoirienne des sciences économiques et de gestion*, vol2, n°1, p.107-128.

LEIMDORFER François, 1999. « Enjeux et imaginaires de l'espace public à Abidjan », *Politique africaine*, n°74, p. 51-75.

LEITE LOPES José Sergio, 1999. « Les origines du jeu à la Brésilienne » *Les Cahiers de l'insep, football jeu et société*, n°25, p. 65-83.

LEVY Jacques, 2003. « Capital spatial », in J. Lévy, M. Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 124-126.

LORET Alain, 1995. *Génération Glisse*, Paris, Autrement.

MATHESON Victor, 2009. « Economic Multipliers and Mega-Event Analysis », *International Journal of Sport Finance*, n°4, p. 63-70.

MENNESSON Christine, 2004. « Être une femme dans un sport “masculin”. Modes de socialisation et construction des dispositions sexuées », *Sociétés contemporaines*, n°55, p. 69-90.

TRAVERT Maxime, GRIFFET Jean, THERME Pierre, 1998. « Football des rues et des stades », *Les Annales de la recherche urbaine*, Sports en ville, n°79, p.112-118.

VOLERY Ingrid, 2002. « La rave-party au miroir d'une sociologie du sujet : Un essai d'analyse » *Empan*, n° 48, p. 57-63.

YAPI DIAHOU Alphonse, 1981. *Étude de l'urbanisation de la périphérie d'Abidjan : l'urbanisation de Yopougon*, Thèse de 3^e cycle, Université de Toulouse Le Mirail.